HAL open science

L'Imaginaire de Marseille, une géographie culturelle méconnue

Éric Verdeil

▶ To cite this version:

Éric Verdeil. L'Imaginaire de Marseille, une géographie culturelle méconnue. L'imaginaire de Marseille. Port, ville, pôle, 2014. halshs-00903841

HAL Id: halshs-00903841
https://shs.hal.science/halshs-00903841v1

Submitted on 13 Nov 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - ShareAlike 4.0 International License

Projet de préface pour la réédition de *L'imaginaire de Marseille, Part Ville Pôle*, de Marcel Roncayolo (première édition par la Chambre de Commerce et d'Industrie de Marseille, 1990)

L'Imaginaire de Marseille, une géographie culturelle méconnue

Eric Verdeil

La ville de Marcel Roncayolo, certes géographe de formation, n'est pas assignée à une discipline de référence. Au sein des sciences sociales, son nom et ses travaux bénéficient d'une reconnaissance très large, de la géographie à l'histoire, de la sociologie à l'urbanisme et à l'architecture. En ce sens, il est un auteur que l'on peut particulièrement se réjouir d'accueillir dans une collection qui se donne précisément pour ambition de faire relire des travaux marquants des sciences sociales, par-delà les rigidités des barrières disciplinaires. Rappelons d'ailleurs à ce propos la contribution de Marcel Roncayolo, né en 1925, qui fit une grande partie de sa carrière à l'Ecole des hautes études en sciences sociales (EHESS), à l'institutionnalisation scolaire et universitaire des sciences sociales en France. Il fut à l'origine de la création de la filière B (aujourd'hui ES) au lycée, ainsi que filières de recrutement des enseignants dans ces disciplines (CAPES et agrégation), lors de sa mission au ministère de l'Education nationale en 1966. Lors de son mandat comme directeur adjoint de l'ENS de la Rue d'Ulm (1981-86), il créa également une voie B/L dans les concours d'entrée aux écoles normales supérieures.

L'Imaginaire de Marseille est publié quelques années après *La ville aujourd'hui*, volume 5 de l'Histoire de la France urbaine (1985, rééd. en 2001) et en même temps que *La ville et ses territoires* (1990, rééd. en 1997), deux livres très lus. En 1996 paraît *Les Grammaires d'une ville : essai sur la genèse des structures urbaines à Marseille*, édition tardive de la thèse d'Etat

soutenue en 1981. Ces ouvrages majeurs illustrent magistralement cette présence aux croisements des disciplines et la multiplicité des registres et des chantiers dont foisonne son œuvre. *L'Imaginaire*, toutefois, n'a pas bénéficié de la même visibilité, et pour l'essentiel, sa signification dans la trajectoire intellectuelle de Marcel Roncayolo n'a guère été comprise, tout comme ses implications théoriques au-delà du cas marseillais. C'est l'objectif de cette réédition que de contribuer à éclaircir son originalité et ses apports.

Cet ouvrage se voulait tout d'abord une intervention dans le débat sur la relance économique de Marseille. Il a surtout été lu ainsi et les circuits de sa diffusion ont été principalement marseillais. Au-delà, il entrait en dialogue, à travers le thème de l'imaginaire et des représentations, avec de nouvelles préoccupations aussi bien chez les historiens, où l'histoire des représentations était en plein essor, chez les urbanistes qui s'intéressaient depuis quelques années déjà à ces questions, que chez les géographes. Il constituait en effet une subtile tentative de donner corps à une géographie culturelle alors en cours de constitution, à partir de l'introduction de la thématique de l'imaginaire. L'objectif de cette préface est de replacer le livre dans l'œuvre de Marcel Roncayolo, d'insister sur son actualité marseillaise non démentie et de souligner l'originalité d'un apport mal perçu, en réfléchissant aux raisons qui en ont brouillé la réception[1].

Retour à Marseille et à sa crise

La ville de Marcel Roncayolo, bien sûr, c'est Marseille. Et ce livre, écrit à l'invitation de la Chambre de commerce et d'industrie de la cité phocéenne, et préfacé par son président honoraire, est l'occasion d'un véritable retour vers les Marseillais. A l'origine, la commande porte sur « Marseille : Port Ville Pôle ». Mais au cours de l'écriture, l'auteur infléchit le projet et le recentre sur la notion d'imaginaire. Il veut y « réfléchir à l'identité de Marseille », en mobilisant, outre une diversité imposante de sources écrites et graphiques, sa propre mémoire d'habitant. La capitale provençale n'est plus ici le « laboratoire » qu'elle a représenté pour lui dans sa thèse d'Etat, ni une ville française parmi d'autres, soumise à un ensemble relativement partagé de

[1] Merci pour leurs remarques à Yann Calbérac, Isabelle Lefort, Laurent Coudroy de Lille, Boris Grésillon, Chantal Verdeil et Sylvain Venayre – ainsi qu'à Marcel Roncayolo.

conjonctures et de modèles d'actions, de l'haussmannisation à la Loi d'orientation foncière (1967), qu'il a, avec d'autres analysés dans les deux tomes de l'histoire de la France urbaine parus dans les années 1980.

Dans une ville encore désenchantée par les espoirs déçus que l'opération de Fos avait fait naître, le projet de Marcel Roncayolo avec ce livre est de « saisir les failles dans le développement actuel de Marseille mais aussi les raisons les plus enracinées d'un nouveau départ », et de participer « à la floraison d'un nouvel imaginaire de notre temps ». Mobilisant ses précédents travaux, l'auteur remonte à la première partie du XIXe siècle, et retrace les étapes et les motifs de la constitution d'un « imaginaire conquérant » par les élites économiques marseillaises, principaux objets de l'étude. Ce système marseillais, stabilisé, connaît son apogée dans les années 1870-1920, en lien avec le développement de relations privilégiées avec les colonies et le développement d'un système industriel local voué à la transformation des produits de ce commerce. Mais ce système entre en crise dès les années 1920 et la grande tentative de relance du port de l'industrialisation régionale que constitue Fos n'est qu'une demi-réussite ou un demi-échec. L'imaginaire géographique est un prisme privilégié pour rendre compte de ces à-coups, car il permet d'identifier des constantes, leviers sans cesse remobilisés par les acteurs de l'économie locale, comme la liaison rhodanienne, la représentation de la ville comme centre d'un archipel plus que d'un territoire, le sens des diasporas et des parentés disséminées : « Le simple trafic, bien entendu, ou ce que nous en avons perçu : des ouvertures, des relations humaines, une culture de l'étranger » (p.293). Pour autant, l'enquête met aussi au jour des évolutions fortes de cet imaginaire, désormais « éclaté », et c'est dans la difficulté à assimiler ces mutations et à en construire une représentation partagée que se noue, pour une part, l'impuissance marseillaise. La transformation des rapports avec l'espace proche, et au fond, « le passage de la ville à la région urbaine » sont au cœur du défi politique que les élites marseillaises doivent affronter, car « l'imaginaire ici divise plus qu'il n'unit. C'est tout le défi politique » (p.294-295).

Relire ces conclusions à l'heure où Marseille est la capitale européenne de la culture et où l'Etat tente d'imposer à l'agglomération une structure métropolitaine ne peut que conduire à souligner l'acuité du diagnostic et sa

troublante actualité. Dans son livre *Un enjeu « capitale » Marseille-Provence 2013*, le géographe Boris Grésillon identifie précisément les limites de ce projet culturel et artistique pour construire un nouvel imaginaire partagé, qui transcenderait les distinctions entre « Aix la bourgeoise », « Arles qui monte et se singularise », et Marseille « sans identité artistique » (Grésillon 2011). La politique comme galéjade, la métropole toujours absente, l'opposition entre l'Etat et les pouvoirs locaux constituent autant de traits frappants de la situation marseillaise. A cet égard, *L'imaginaire de Marseille* qui avait connu lors de sa parution une diffusion relativement limitée devrait toujours fortement intéresser les lecteurs marseillais et ce ne serait pas là un des moindres avantages de cette réédition.

Mais l'enjeu du livre et de sa réédition dépasse les débats marseillais qui furent son objet premier. Traiter de l'imaginaire d'une ville constituait alors, et représente encore, une approche conceptuellement originale et méthodologiquement féconde dont on peut regretter qu'elle n'ait pas été mieux connue, car la leçon reste stimulante et de nature à susciter de nouvelles appropriations. En en faisant aujourd'hui la relecture, le géographe spécialiste de l'urbain que je suis ne peut s'empêcher de restituer ce travail dans le triangle des disciplines au sein duquel Marcel Roncayolo n'a lui-même cessé de placer son travail : la géographie, l'histoire et l'urbanisme.

Une méthode historienne ?

C'est d'abord en historien, héritier des Annales, que Roncayolo aborde l'imaginaire : ce thème « s'inscrit bien parmi ces fondements de ces mentalités collectives qui, depuis quelques décennies, ont retenu l'attention des historiens » (p.14). Et de citer ici *L'imaginaire médiéval*, de Jacques Le Goff, même si c'est pour s'en distinguer bien vite, en refusant une délimitation trop stricte de ce concept par rapport à d'autres avec lesquels il voisine, tels que représentation, symbolique ou idéologie. Plus que de définition, l'enjeu est, selon Roncayolo, de méthode, où s'impose la rigueur dans la définition des corpus et l'élucidation des acteurs et porteurs de discours : « Etudier un imaginaire c'est étudier un parcours, un itinéraire, apprécier les effets de cohérence ou d'agrégation qui se produisent autour de certains thèmes, juger aussi des étapes de la décomposition ou de l'effritement. L'imaginaire, somme

toute, a ses conjonctures, ses cycles qui ne correspondent pas nécessairement à ceux de la richesse ou de l'activité. » (p.15). En définissant ce programme, en historicisant l'imaginaire, Marcel Roncayolo se rattache manifestement au vaste mouvement des historiens français se lançant une histoire culturelle, à partir du milieu des années 1970, mais sans en adopter pourtant le concept phare de représentation (Venayre 2005). On ne s'étonnera donc pas que son approche retienne, dans les *Annales,* l'attention d'Enrico Achiello qui rendit compte de l'ouvrage (1993), même si, au-delà des murs de l'EHESS, les échos auront été limités.

L'enquête mise en œuvre pour restituer cet imaginaire s'attache d'abord, classiquement, à des traces scripturaires ou à des objets graphiques et picturaux (notamment dans l'attaque du livre, avec la Vue des Aygalades qui rappelle un peu l'analyse des *Ménines* par Foucault au début de *Les Mots et les choses*[2]). Plus originale est la volonté de se saisir des traces matérielles, bâti, trame viaire, paysage, objets qui requièrent déjà le savoir du géographe. Mais tout autant, elle étudie des pratiques sociales qui informent l'imaginaire d'une manière que l'historien se doit d'expliciter. En se saisissant de cette diversité d'objets, Roncayolo esquisse un programme qui excède ce que les historiens des représentations ont alors mis en œuvre. En témoigne la double métaphore à laquelle il recourt pour suggérer une voie propre qui laisse affleurer à la fois son histoire intime dans cette ville et ses attaches disciplinaires.

La première métaphore est celle de la partition musicale ou plutôt du sillon du disque où la mélodie s'inscrit en creux pour être ensuite rejouée : « Car la ville n'est pas une réalité, dont les représentations ne donneraient qu'un reflet. Les représentations font une grosse partie de la ville et se reproduisent, à la manière d'un texte musical inscrit dans la cire. La matrice demeure dans le tissu de la ville et de ses territoires comme dans l'esprit de ses habitants, matrice sensible, matrice pensée » (p.18) C'est en somme « une archéologie semi-consciente des pensées et des désirs », qui renvoie à la succession des générations et fait de ce texte une quête très personnelle dans les souvenirs familiaux et personnels.

[2] Marcel Roncayolo et Michel Foucault fréquentent l'Ecole normale supérieure dans les mêmes années et s'y côtoyèrent également comme caïmans.

Mais cette succession des souvenirs n'a rien de linéaire et subit au contraire la déformation et l'éclatement qui lui imposent les convulsions parfois violentes et les inflexions de grande ampleur de l'histoire. La deuxième métaphore transforme alors l'historien en géomorphologue interprétant, à partir des couleurs et du jeu des lignes de la carte géologique, la succession des épisodes qui ont produit un relief donné : « L'imaginaire de la ville s'établit donc en strates, dont on ne sait jamais quand ni comment elles risquent d'affleurer par l'effet de nos tectoniques en mouvement. »(p.18). Derrière l'historien pointe donc le géographe, et l'on sait combien l'auteur est attaché à l'unité de démarche entre les deux disciplines (Roncayolo 1989).

L'Imaginaire, une rencontre manquée avec les géographes

Si cette enquête entrait sans nul doute en résonnance avec les démarches suivies par nombre d'historiens au même moment, on peut s'interroger sur la manière dont le livre a été reçu par les géographes. En effet, Roncayolo ne situe pas du tout son propos par rapport aux questionnements de cette discipline, du moins explicitement. Plusieurs revues de géographie ont livré des recensions du livre à sa sortie[3]. Toutes insistent sur les enjeux de l'aménagement du territoire marseillais et en particulier sur la question de l'avenir du port. En revanche, les auteurs de ces notules ne font guère de cas du thème, l'imaginaire, et ne relève nullement son originalité. Pourtant, dans les mêmes années, plusieurs géographes abordent cette thématique en insistant sur son caractère innovant. C'est le cas d'un Michel Lussault, dans *Tours : images de la ville et politique urbaine*, une thèse soutenue en 1992 et publiée en 1993. Lussault cite plusieurs textes de Roncayolo dont il connaît manifestement bien le travail mais pas *L'imaginaire de Marseille*, paru peut être trop tard par rapport au moment de l'écriture de son ouvrage, et mal diffusé. Plus étonnante est l'omission du livre du géographe marseillais dans le chapitre de *l'Encyclopédie de la Géographie* que Bernard Debarbieux consacre en 1992 à « Imagination et imaginaire géographiques ». C'est que ce texte s'inspire d'autres références et traditions intellectuelles, de Gaston Bachelard à Mircea Eliade en passant par les travaux des géographes de la perception

[3] *Méditerranée*, les *Annales de géographie* et *L'Espace géographique*.

comme Antoine Bailly, ceux des anthropologues, ou des psychologues : autant de travaux qui pensent l'imaginaire comme catégorie du cognitif, comme structure anthropologique, et qui ne font guère de place à la question des temporalités et à celle de l'historicité que Roncayolo met au contraire au cœur de l'analyse.

La méconnaissance ou l'ignorance de *L'Imaginaire de Marseille* par les géographes français est d'autant plus étonnante que ce livre pourrait à bon droit être vu comme un jalon dans la construction d'une géographie culturelle alors en cours d'affirmation. Ce courant se structure notamment sous l'action de Paul Claval, professeur à Paris IV-La Sorbonne, qui fonde en 1992 la revue *Géographie et cultures* puis publie en 1995 un manuel programmatique, *La géographie culturelle*. Cette géographie s'inscrit comme une réaction contre la « nouvelle géographie » quantitative des années 1970, revendique explicitement comme objet d'étude les représentations et s'inspire des renouveaux conceptuels et méthodologiques des géographies américaine et anglaise. Dans ces textes fondateurs, pourtant, nulle référence au travail de Roncayolo.

Pourtant, ce dernier avait explicitement défendue une perspective similaire dans sa thèse d'Etat en 1981, qui ne fut publiée, on le sait, qu'en 1996. « Représentations et pratiques de la ville : pour une géographie culturelle » est le titre d'une section de cet ouvrage, et constitue une interpellation directe des travaux de géographes contemporains comme Armand Frémont, promoteur du concept d'espace vécu (1975) et Antoine Bailly, défenseur d'une géographie de la perception (1977, 1983). Roncayolo critique l'idée d'une géographie de la perception, qui s'appliquerait notamment aux formes du paysage et des formes urbaines, au nom de l'impératif de la prise en compte des représentations collectives en tant qu'elles définissent la ville autant sinon plus que les structures matérielles et qu'elles interfèrent avec le processus de construction, d'interprétation et des réinterprétation de la ville et des éléments qui la composent (Roncayolo, 1996, p.70). En effet, pour lui, la perception ne règle pas le problème de l'interprétation des formes, qui suppose une médiation du collectif : « accepter la diversité des cultures – des grandes civilisations aux groupes sociaux – et tenter de saisir, même par l'effet de l'intuition, cette diversité n'est pas sacrifier au subjectivisme mais construire, tant bien que mal,

un objet scientifique » (*Ibid*., p.74). Il poursuit : « La notion d'espace vécu se rapporte en réalité à un espace représenté. Ces représentations sont, en tout ou en partie, l'œuvre d'un inconscient, capital accumulé par l'héritage, l'apprentissage, l'expérience, rarement susceptible d'affleurer immédiatement à la conscience » (*Ibid*.).

Ces réflexions débouchent sur la définition d'un programme scientifique qui s'attache à « l'ensemble des conceptions, des représentations – ordonnées ou pas, exprimées clairement ou implicites – qui déterminent la construction et l'interprétation de la ville », avant de conclure : « La géographie du projet, faite d'échos, de répétitions, de représentations répercutées dans le temps – mais dans un temps long – est nécessairement une géographie culturelle » (p.79).

L'intérêt de revenir à ce texte antérieur (mais paru postérieurement) est qu'il fournit une clé très claire de l'objectif scientifique poursuivi par Marcel Roncayolo dans l'analyse de l'imaginaire marseillais. Dans l'introduction de *L'Imaginaire*, ce dernier est en effet défini de la manière suivante :

> « L'imaginaire ne relève pas uniquement de l'expérience individuelle, [...] il est à la fois cumul et prolongement d'expérience. L'articulation de l'individuel et du collectif reste, quelles que soient les références théoriques invoquées, la question essentielle des sciences humaines. L'imaginaire ne se construit pas en isolat; il vit de confrontations, récits, langage, et s'accroche à des signes collectifs, y compris paysage et formes matérielles. L'inverse, le collectif, n'intervient pas seulement en bout de course. Il commande aussi les actes de la vie individuelle, y compris la perception et la mémoire. » (p.14).

De même que cette citation souligne le rapport incessant de l'individuel et du collectif dans la construction de l'imaginaire, la conclusion de *L'Imaginaire* revient sur la notion de vécu :

> « La ville d'aujourd'hui, la métropole, le fragment de mégalopole ne sont plus tout à fait aux dimensions de la connaissance directe des choses. Le mouvement économique, les chances d'emploi, le destin culturel ne sont visibles que par émergences partielles. Le "vécu" est fait de quelques perceptions et de vastes espaces imaginés : à partir d'eux se fabrique un kaléidoscope d'images qui peuvent devenir contraignantes. " (p.296).

Ce jeu de citations en miroir souligne l'enjeu théorique non-dit mais sous-jacent de *L'imaginaire*. Ce livre constitue en somme une géographie culturelle de Marseille, non pas seulement un exemple de géographie culturelle d'une

ville donnée mais de manière plus ambitieuse, un manifeste pour une géographie culturelle par l'exemple de Marseille.

Il faut alors comprendre pourquoi ce programme si novateur est resté inaperçu et n'a pas été lu ni compris comme tel mais aussi plus largement pourquoi ces propositions séminales ont été oubliées, ignorées par les géographes qui se sont lancées dans cette refondation de la géographie que le projet de géographie culturelle au sens clavalien a eu l'ambition d'être ?

Trois séries de raisons peuvent être mises en avant.

La première a trait à des questions de politique éditoriale. *L'Imaginaire* est paru dans une collection d'histoire locale, riche de quatorze volumes fort érudits, écrits principalement du point de vue local. Le livre a été en quelque sorte enseveli sous cet amas de détails marseillais. De plus, la chambre de commerce n'était pas passée par les services d'un diffuseur, de sorte que l'ouvrage était peu accessible en librairie et fut relativement peu acquis par les bibliothèques universitaires. A cet égard, le destin et l'influence de *L'Imaginaire de Marseille* contraste fortement avec d'autres livres de Marcel Roncayolo publiés par des éditeurs de premier plan, comme Folio Gallimard pour *La ville et ses territoires* ou le Seuil pour *L'Histoire de la France urbaine*.

Une deuxième série de raisons touche à l'écriture même et à la définition de l'objet d'étude. Le style de Marcel Roncayolo est dense et exigeant. Très littéraire, il est souvent allusif et avare de références. Dans cet ouvrage en particulier, peut-être par effet de la collection, le texte est réticent à la théorisation comme mentionné ci-dessus : la définition proposée pour l'imaginaire n'est guère mise en perspective et ne se réfère pas explicitement à l'intention d'y mettre en pratique une géographie culturelle.

L'imaginaire étudié est de surcroît celui du monde des affaires et non du populaire. Loin de tout exotisme, il peut paraître un peu sec. Les pratiques culturelles populaires, telles que l'opérette, ne trouvent guère de place dans son analyse, au contraire de ce que fait entendre et voir son ami René Allio dans son film *L'heure exquise*[4], auquel se réfère d'ailleurs Roncayolo. Il met du

[4] Dont le texte est publié dans les Cahiers Pierre Baptiste (voir bibliographie).

reste un point d'honneur à laisser de côté un certain folklore pagnolesque qui, à ses yeux, ne dit rien de Marseille.

Ce rétrécissement de l'enquête procède aussi d'une contrainte, qui est celle de la disponibilité des sources, sachant que M. Roncayolo s'est essentiellement appuyé pour ce livre sur ses dépouillements précédents. A cet égard, le récent travail de Laurence Montel sur *Marseille, « capitale » du crime (1820-1930)*, à partir d'une enquête originale et approfondie dans les archives judiciaires (Montel 2009), fournit un intéressant prolongement à notre ouvrage, et élargit l'étude de l'imaginaire vers d'autres catégories sociales. Chez notre auteur, ce choix procède également d'une méfiance –qui est aussi une modestie- à l'égard du traitement de l'imaginaire du peuple. Faute de pouvoir l'analyser ici à partir de sources écrites, M. Roncayolo préfère prudemment renvoyer à l'analyse des pratiques sociales et des centralités qu'elles dessinent, par exemple celles qui constitue la Canebière en « lit de la rencontre urbaine » (p.192), supplantée et remplacée par le Stade Vélodrome à la fin des années 1980 :

> « La ville populaire n'est plus tout à fait celle qu'on imaginait autrefois; elle entre maintenant dans un imaginaire destructif que ses réhabilitations purement physiques ne me paraissent pas capables d'inverser ou de corriger à elles seules. Le drame, c'est l'enclavement. Celui-ci ne se traite pas uniquement par des moyens de transport, mais par l'insertion dans des systèmes de formation et un marché de l'emploi qui laissent espoir. Question de centralité, aussi. Après tout, le miracle du football-spectacle à Marseille, dont a bien montré qu'il restituait dans les comportements l'emplacement topographique du stade, la manière de s'y conduire, les divisions sociales de la ville, c'est d'avoir suscité - plus que des jeux-alibi - un imaginaire collectif, un lieu et des gestes de centralité: un peu de cette "frontière" qu'était naguère la Canebière, et même une ambition collective, serait-elle passive » (p.296).

Mais cette allusion à l'OM n'est ici guère plus qu'une intuition, une pichenette de conclusion, et non un thème structurant du travail. Au contraire, une partie des travaux de la géographie culturelle qui s'est déployée depuis les années 1990 s'est attachée à saisir de telles pratiques, y compris populaires ou

subalternes, et à en faire des objets de pleine légitimité[5]. Cette restriction thématique, qui décale le livre par rapport à certaines attentes, le rend plus difficile à appréhender, plus austère voire élitiste, ce qui a sans doute contribué à sa méconnaissance.

En troisième lieu, on peut invoquer une série d'effets liés à la carrière institutionnelle de Marcel Roncayolo et à son itinéraire scientifique au carrefour des disciplines. La parution décalée de *Les Grammaires d'une ville*, titre de sa thèse d'Etat publiée seulement en 1996, a d'évidence produit un brouillage quant aux propositions contenues dans cet opus de sept volumes dactylographiés, dont de rares articles ont divulgué certains fragments. On l'a vu, c'est là que le programme scientifique définissant la portée de *L'imaginaire* était précisé. Or, les années 1980 furent occupées à l'administration de l'Ecole normale supérieure et à la publication du volume 5 de *l'Histoire de la France urbaine*.

Durant cette période, Marcel Roncayolo n'a en outre pas établi de liens forts avec les principaux courants de la géographie. Certes, il a animé à l'ENS, au cours des années 1980, un séminaire fameux consacré à la notion de territoire, qui nourrit ultérieurement le petit livre bien connu *La ville et ses territoires*, reconnu comme une contribution majeure à la géographie urbaine. Pour autant, il n'a jamais publié dans les principales revues françaises de géographie et est resté en marge des discussions de la corporation. La position occupée à l'EHESS l'a maintenu dans une marginalité institutionnelle durable par rapport à la géographie qui a certainement nuit à la connaissance de ses travaux. Enfin, la fonction de directeur de l'Institut d'urbanisme de Paris (IUP) à Créteil (1991-1994) a concrétisé la construction d'une relation privilégiée avec les aménageurs, urbanistes et architectes, aussi bien d'ailleurs en France qu'en Italie ou en Espagne. Ces connexions institutionnelles et disciplinaires expliquent aussi pour une bonne part la ténuité des relations avec les géographes autres qu'urbains et l'oubli et la méconnaissance de ses apports à

[5] Voir les travaux de Myriam Houssay (1997) sur la musique des townships en Afrique du Sud ou ceux de Boris Grésillon (2002) sur les transformations de la scène culturelle berlinoise, notamment alternative.

cette discipline, rencontre manquée dont *L'imaginaire de Marseille* constitue une très bonne illustration[6].

L'imaginaire aménageur

Si les géographes ont peu lu *L'Imaginaire de Marseille*, les urbanistes et aménageurs semblent y avoir été plus sensibles. Les éléments institutionnels jouent dans cette reconnaissance. Tout d'abord, par ses fonctions à l'IUP, Marcel Roncayolo a accompagné l'autonomisation universitaire de cette discipline qui a obtenu sa reconnaissance par le Conseil national des universités à la fin des années 1980. Il y a apporté sa caution scientifique d'historien et de géographe. L'hommage qui lui a été rendu en 2012 pour son œuvre consacrée à la ville dans le cadre du Grand prix d'urbanisme prend acte de ces liens.

Au sein des études urbaines, et selon des optiques disciplinaires certes diverses, la notion d'imaginaire était très présente et avait fait déjà l'objet de plusieurs travaux lors de la parution de *L'Imaginaire*. On peut citer les travaux d'Yves Chalas qui réfléchit sur les décalages entre l'imaginaire aménageur et l'imaginaire habitant et qui continue à utiliser cette notion jusqu'à aujourd'hui (Chalas 1989, 2005). Ces recherches se situent également dans le courant d'une analyse critique du modernisme urbanistique, qui passe pour une objectivation et une généalogie des idéologies urbanistiques, dans la continuité de Françoise Choay, et en explorant des perspectives sémiotiques et psychanalytiques, comme chez Sylvia Ostrowetski scrutant *L'Imaginaire bâtisseur* des villes nouvelles (1983). A ces travaux, à vrai dire, on ne trouve guère de références dans *L'Imaginaire de Marseille*. C'est qu'ils s'inscrivent dans une visée plus sociologique qu'historienne ou géographe : la notion d'imaginaire aménageur renvoie à des logiques professionnelles et tendent donc à s'abstraire du local. Dans une démarche critique, ils mettent au contraire en tension l'imaginaire professionnel, normatif et national, et l'imaginaire des habitants… mais sans le recours à l'histoire. Les principales revues du champ des études urbaines, les *Annales de la recherche urbaine* et *Espaces et sociétés*, ne semblent pas avoir rendu compte du livre. Mais *L'Imaginaire de Marseille* est ensuite

[6] Cette rencontre manquée avec la géographie culturelle et l'histoire des représentations collectives, pour autant, ne concerne pas seulement le livre de Marcel Roncayolo. L'ouvrage de André Vant, *Imagerie et urbanisation: recherches sur l'exemple stéphanois*, de quelques années antérieur (1981), développant un argument relativement proche, est également resté assez peu lu. Il n'est d'ailleurs pas cité dans *L'Imaginaire de Marseille*.

régulièrement cité par les urbanistes et constitue même l'une des références centrales d'une thèse récente (Tiano 2007), tout comme il m'a beaucoup servi pour réfléchir à l'urbanisme de Beyrouth (Verdeil 2010). C'est que les aménageurs, au sens le plus large, à commencer par les ingénieurs des Ponts et Chaussées d'inspiration saint-simonnienne tels que Jean-François Mayor de Montricher, aménageur du canal de Provence puis concepteur des premières lignes de chemin de fer desservant Marseille, sont des figures centrales de ce livre, et leurs pensées et leurs actions articulent précisément les cultures professionnelles et les imaginaires géographiques. Dans les années 1980, la décentralisation transforme l'action publique et conduit ses analystes à mieux prendre en compte les effets du local. Pour armer cette inflexion des recherches, le travail de Roncayolo offre des arguments théoriques aux études urbaines, alors très étroitement liées à la commande de l'Etat et critiques des effets de domination idéologique qu'induit la suprématie de ses administrations dans l'aménagement.

Conclusion

Ouvrage ambitieux desservi par une diffusion essentiellement locale, *L'Imaginaire de Marseille* mérite d'être relu aujourd'hui pour une diversité de raisons.

La première est son persistante actualité marseillaise, notamment à l'heure où l'on cherche à mobiliser la culture au service du projet métropolitain. En ce sens, le travail du chercheur se veut une contribution à la réflexion commune : comme l'écrit Roncayolo dans sa conclusion, « l'imaginaire n'est qu'une version de l'espérance ». Mais dans le même mouvement, il met en garde contre son instrumentalisation : « L'image de marque d'une ville, celle que l'on vend aux "étrangers" (le contraire des locaux), est une chose : affaire de publicité et de marketing. L'imaginaire de la ville, fondé dans la ville elle-même, sécrété par la société, fait d'observations, d'expériences et aussi de généralisations, induisant des conduites, est un enjeu autrement sérieux, capable d'en imposer à son tour aux images de marque» (p.296). Ce livre, à travers la généalogie sur la longue durée d'un certain imaginaire marseillais des affaires, questionne les lendemains de l'opération Marseille capitale européenne de la culture.

La deuxième raison, plus académique, est que cet ouvrage propose, par le braconnage aux confins des disciplines de l'histoire, de la géographie et de l'urbanisme, une série d'innovations conceptuelles et méthodologiques pour penser l'articulation entre les représentations individuelles et collectives, entre les traces matérielles et les pratiques sociales tant éphémères qu'inscrites dans la durée. Ces propositions ont encore aujourd'hui un potentiel heuristique fort et la capacité de féconder de nouveaux questionnements sur la ville, les temporalités et la mémoire.

La troisième raison, plus épistémologique, réside dans le fait qu'en un sens, ce livre innovant, mais peu lu lors de sa parution pour les raisons que j'ai essayé d'expliciter ici, constitue un témoignage intrigant sur les facteurs qui conditionnent l'innovation scientifique. Alors qu'à la même époque, le travail de Roncayolo sur le territoire bénéficiait d'une large réception, sa proposition de fondation de la géographie culturelle, annoncée trop timidement, reste en revanche largement méconnue. Le jeu des institutions académiques l'explique en partie, mais aussi la trajectoire d'un savant rebondissant, d'une actualité scientifique donnée à des prises de responsabilités administratives, entre les disciplines et les terrains. Que cette réédition puisse alors être l'occasion d'une redécouverte.

Références

Allio R., 1984, L'heure exquise. Scénario, *in Nous, je*, Arles : Actes Sud ; Le Revès (84240 La Tour d'Aigues), France, Actes Sud-Cahiers Pierre-Baptiste, p. 7-34.

Bernard B., 1992, Marcel Roncayolo,~~ L'imaginaire de Marseille. Port, ville, pôle~~, *Annales de Géographie*, 1992, vol. 101, n°568, p. 710-711.

Debarbieux B., 1992, Imagination et imaginaire géographique, *in* Bailly A.S., Ferras R., Pumain D. (éd.), *Encyclopédie de géographie*, Paris, Economica, p. 893-906.

Enrico I., 1993, Marcel Roncayolo,~~ L'imaginaire de Marseille. Port, ville, pôle~~, ~~Histoire du commerce et de l'industrie de Marseille, XIXe-XXe siècles~~, *Annales Histoire Economie Société*, 1993, vol. 48, n°4, p. 974-976.

Ferras R., 1993, L'imaginaire de Marseille, *L'Espace géographique*, vol. 22, n°2, p. 182-183.

Georgelin J., 1991, Marseille, ville portuaire: d'hier à aujourd'hui, *Méditerranée*, vol. 73, n°2, p. 97-101. < http://dx.doi.org/10.3406/medit.1991.2724 >

Chalas Y. (éd.), 2005, *L'imaginaire aménageur en mutation : cadres et référents nouveaux de la pensée et de l'action urbanistiques : contribution au débat*, (La Librairie des humanités,). Paris ; Budapest ; Torino, L'Harmattan, 340 p.

Chalas Y., 1989, L'imaginaire aménageur ou le complexe de Noë, *Annales de la recherche urbaine*, 1989, n°42, p. 66-73.

Claval P., 1995, *La géographie culturelle*, Paris, Nathan, 384 p.

Grésillon B., 2002, *Berlin, métropole culturelle*, (Mappemonde). Paris, Belin, 351 p.

Grésillon B., 2011, *Un enjeu « capitale » Marseille-Provence 2013*, (Monde en cours. Série Essais, ISSN 1630-5612). La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 171 p.

Houssay-Holzschuch M., 1999, *Le Cap, ville sud-africaine : ville blanche, vies noires*, (Géographie et cultures). Paris ; Montréal, l'Harmattan, 276 p.

Lussault M., 1993, *Tours: images de la ville et politique urbaine*, Tours, Maison des sciences de la ville, Université François Rabelais, 430 p.

Montel L., 2009, *Marseille. Capitale du crime (1820-1940). Résumé de thèse*, *Le blog Criminocorpus*. 2 septembre 2009, < http://criminocorpus.hypotheses.org/1054 >

Ostrowetsky S., 1983, *L'Imaginaire bâtisseur : les villes nouvelles françaises*, (Sociologie des formes, ISSN 0760-7865 ; 1). Paris, France, Librairie des Méridiens, 345 p.

Roncayolo M., 1981, *Croissance et division sociale de l'espace urbain : essai sur la genèse des structures urbaines à Marseille*, Th. Etat, Paris, France, Université de Paris 1, 7 vol.

Roncayolo M., 1989, Histoire et géographie : les fondements d'une complémentarité, *Annales Histoire Economie Société*, 1989, vol. 44, n°6, p. 1427-1434. < http://dx.doi.org/10.3406/ahess.1989.283662 >

Roncayolo M., 1996, *Les grammaires d'une ville : essai sur la genèse des structures urbaines à Marseille*, (Civilisations et sociétés). Paris, Éd. de l'École des hautes études en sciences sociales, 507 p

Tiano C., 2007, *Les fauteurs d'imaginaire. Construction d'un imaginaire et jeu d'acteurs dans les opérations de requalification urbaine Euralille,*

Euroméditerranée et Neptune., Université Paris VIII Vincennes-Saint Denis, En ligne : < http://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00272462 >

Vant A., 1981, *Imagerie et urbanisation: recherches sur l'exemple stéphanois*, Saint-Étienne, France, Centre d'études foréziennes, 661 p.

Verdeil É., 2010, *Beyrouth et ses urbanistes. Une ville en plans (1946-1975)*, Presses de l'IFPO. Beyrouth, 393 p. En ligne : < http://www.ifporient.org/node/839 >